

La Haine

THÈSE COMPLÉMENTAIRE
PRÉSENTÉE DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY
pour l'obtention du grade de « Docteur ès Lettres »

PAR

René MATHIS

Surveillant général au Lycée Victor-Hugo



NANCY
Société d'Impressions Typographiques
(Angle des Rues de Solignac et Bottelin)

1927

LA HAINE

La Haine

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

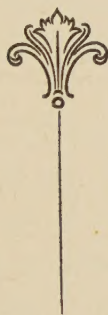
PRÉSENTÉE DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY

pour l'obtention du grade de « Docteur ès Lettres »

PAR

René MATHIS

Surveillant général au Lycée Victor-Hugo



NANCY

Société d'Impressions Typographiques

(Angle des Rues de Solignac et Bottelin)

1927

A M. Jean LAPORTE
Professeur de Philosophie
à la Faculté des Lettres de Nancy

En témoignage de profonde gratitude



PRÉFACE

Deux grandes passions gouvernent le monde : l'amour et la haine. Cette vérité forme le fond même des religions et des systèmes philosophiques. Ce sont ces deux facteurs combinés ou agissant séparément qui conditionnent la vie journalière des individus et des peuples, et déterminent les mouvements qui, à certaines heures, soulèvent l'humanité.

Quand l'amour agit séparément, il est plutôt constructeur et artisan de bonheur. C'est lui qui pousse l'un vers l'autre les êtres pour coopérer, dans la joie, à l'œuvre créatrice, ou pour multiplier, en les partageant, les plaisirs de l'existence. C'est le ciment des familles et des nations ; c'est sous son aiguillon que les peuples progressent moralement et, par étapes successives, vers la fraternité.

La haine, au contraire, est à la fois un sentiment destructeur de joie et un artisan de souffrance. C'est elle qui sème la discorde entre les cœurs, divise les familles et les peuples, et précipite les nations dans les fureurs de la guerre.

Aussi les écrivains sont rares qu'un sujet aussi vaste et aussi complexe ait tentés. En traitant dans cet *essai de la haine au point de vue moral*, nous n'avons pas la prétention de combler une lacune ; nous voulons seulement apporter à cette étude une *modeste contribution*.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

PREMIÈRE PARTIE
LA HAINE
ET SES DIVERSES FORMES

CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

La haine est une expansion excessive de l'individu. Haïr, c'est nourrir des desseins pervers, ou mieux, c'est rêver de nuire à ceux, qu'à tort ou à raison, on regarde comme ennemis. La haine est donc une défense ou une attaque et, dans les deux cas, relève de l'instinct de conservation. Les caractères forts, pas plus que les faibles, ne peuvent se flatter de lui échapper. Aussi il est rare que, dans le courant de son existence, un homme n'ait pas ou haï ou donné prise à la haine.

Les motifs d'où elle découle sont des plus divers et parfois des plus futiles ; le sentiment de la vengeance est même toujours loin d'agir seul ; qualités physiques, avantages matériels, supériorité intellectuelle ou morale avec leurs conséquences, tout porte ombrage à certains esprits. Et la haine s'implante en nous d'autant plus facilement qu'elle flatte presque toujours un penchant.

Comme toute passion, elle a son contraire, et s'oppose ainsi à l'amour, bien qu'elle en soit parfois une exagération ou une déformation. Ainsi la haine vouée à ceux qui profitent d'un avantage n'est précisément que l'expression de l'envie que nous avons d'en jouir nous-mêmes. Notre esprit trouve ainsi dans la haine de celui qui possède un bien convoité, une sorte d'adoucissement à la déception d'en être privé.

Au point de vue de l'amour pris dans son sens étroit, cette passion portée à son paroxysme a des manifestations qui l'apparentent à la haine, jalousie, égoïsme, recherche de l'isolement, activité maladive et tension excessive de l'esprit.

La haine est plus facile à pratiquer et à satisfaire, malgré le souci constant qu'elle exige, que l'amour ou l'amitié. En effet, elle apporte toujours aux sacrifices qu'elle réclame une certaine compensation, immorale sans doute, mais bien humaine, dans la joie de nuire. Il se trouve ainsi que la haine est non seulement aussi fréquente que l'amour, mais qu'elle est souvent plus sincère.

Avoir égard à cette dernière qualité pour donner à la haine le pas sur l'amour, ce serait faire trop peu de cas de la morale. Tel n'est pas notre but ; nous tenons seulement à montrer que les deux passions ont des côtés communs et se pénètrent parfois. Ainsi on s'exagère les attraits d'une personne et la force des liens qui nous l'attachent ; lorsque ces artifices trompeurs tombent, on est porté, dans son désenchantement, à déprécier l'objet de sa passion ; jalousie et esprit de vengeance font place à un sentiment qui nous vaut des déceptions. Mais si la haine est trop souvent l'aboutissement de l'amour, elle joue aussi un rôle dans son évolution ; simulée, elle sert de stimulant et de punition tour à tour. D'ailleurs on comprend mieux ce rôle en remontant à la source, c'est-à-dire aux mobiles de ces passions. Toutes deux n'ont-elles pas leur origine dans l'égoïsme, l'intérêt et l'amour-propre ? L'amour règne en despote, la haine aussi ; tous deux connaissent la jalousie, savent se montrer, selon les circonstances, insinuants ou violents ; tous deux enfin n'aspirent qu'à l'assouvissement.

La haine ne suffit pas, lorsqu'elle succède à un amour profond, à détruire celui-ci dans le cœur de l'homme. S'il en était

ainsi, elle tendrait à devenir de l'indifférence. Mais elle renferme toujours en elle le regret de l'affection perdue. Cela explique les excès violents auxquels conduit parfois l'amour trompé. Notons aussi que la haine a sur l'amour cet avantage : elle n'a pas à souffrir de l'infidélité ; celle-ci, au contraire, travaille pour elle en tuant l'amour. Enfin si la constance et la volonté tendues vers un but sont des attributs de la haine, l'amour, au contraire, se lasse parfois ou s'égare.

Ainsi ces deux passions, bien que voisines en leur évolution, sont distinctes et marquent les extrêmes d'une série d'états affectifs et émotionnels dont le centre est l'indifférence. De même la confusion de la haine avec toute autre passion est impossible. Elle se distingue même de la colère, qui n'est que la manifestation d'un accès d'humeur passager. Cependant la haine recèle la colère à l'état latent, ce qui l'a fait surnommer parfois « colère d'habitude ». Mais si la colère exclut la réflexion, c'est, comme on l'a dit, une courte folie, tandis que la haine, dans sa persistance, réfléchit froidement avant d'agir.

La haine se distingue également de l'aversion qui marque seulement un dégoût, une répulsion instinctive. Il en est de même du mépris qui est un sentiment passager faisant place rapidement à l'indifférence, à l'oubli ou même à la pitié, cependant il confine à la haine s'il devient trop visible. Enfin l'envie « cette sœur de la haine » porte uniquement sur un avantage, un bien dont bénéficie une personne, alors que la haine vise la personne même.

Il convient de noter que le mot haine a parfois un sens marquant précisément une tendance contraire à la nature propre de ce sentiment. Il s'agit, en l'espèce, de la répugnance que l'on éprouve pour une chose vile ou un acte coupable. La haine du mal indique ainsi une tendance très forte et très

morale au bien. Examinée sous cet aspect particulier, cette passion ne rentre plus dans le cadre de notre sujet.

Il importe maintenant de passer en revue les attributs de la haine. Le premier de tous est la durée. Elle dépasse même souvent la mort, en ce sens que ceux qu'elle domine meurent parfois sans pardonner ou en marquant leurs dernières volontés du sceau de cette passion. Elle peut donc influencer sérieusement l'existence entière et porter ainsi fortement atteinte à la moralité de celui qu'elle domine. Toutefois sa durée varie avec le tempérament des individus et, naturellement, avec ses causes. Certains offrent une sensibilité plus ou moins affinée et ont un penchant inné pour la haine, d'autres sont presque incapables de la concevoir.

La puissance est aussi un attribut important. Quand la haine domine un tempérament, il est bien difficile, sinon impossible, de s'en libérer. On lui immole toutes les autres passions, voire même l'amour.

Certaines haines cependant offrent ce caractère bizarre de n'être liées ni à la durée, ni à la puissance et, comme telles, méritent peu leur nom. Cette catégorie anormale est une sorte de passion intérieure qui a l'idée pour domaine et dont l'action active et pratique est nulle. Ces haines, négatives à première vue, sont souvent l'apanage des écrivains et des penseurs. Elles se font parfois jour sur le papier et n'acquièrent puissance et nocivité que par le fait qu'elles peuvent pousser le lecteur à des actions répréhensibles.

De façon générale, la haine est un puissant levier dont la force balance et dépasse même celle de l'amour ; stimulés par elle, certaines personnes accomplissent de véritables tours de force. La haine, en effet, crée des images, forme des projets dont la présence constante dans l'esprit émeut la volonté, la

lancine au point de l'assurer que l'exécution de ce qu'elle a en vue peut lui procurer le repos. De plus, et cette action est loin d'être négligeable, elle agit sur l'esprit par l'amour-propre, le désir d'étonner, de s'imposer, de susciter malgré tout l'admiration et même la jalousie de ceux que nous haïssons.

Comme toute passion, la haine dispose non seulement d'une grande puissance d'action, mais d'une diversité de moyens remarquable. Elle fait à la fois appel à la ruse, à l'adresse, à l'attention, à la prudence et surtout à l'hypocrisie. Le haineux cherche presque toujours à couvrir sa passion d'un motif honorable ; il tient à passer, quand il frappe, pour le bras exécuteur d'une juste cause ou le vengeur de la faiblesse opprimée.

Par la répulsion qu'elle inspire au prochain, par la honte qu'elle ressent à se produire au grand jour, la haine, chez celui qu'elle domine, développe la mélancolie. Celle-ci, il est vrai, a toujours quelque part dans une existence normale ; mais le haineux fait à cette part une place excessive ; on dirait que la noirceur de son âme déteint sur sa vie entière.

La cruauté est aussi un des attributs de la haine. Cette passion n'atteint pas seulement les personnes visées, mais afflige aussi ceux qui l'entretiennent, car, si paradoxal que cela paraisse, haïr les autres, c'est se vouloir du mal à soi-même. La recherche de ce qui peut nuire devient une obsession ; l'imagination créatrice élabore sans cesse des images cruelles et accoutume ainsi l'esprit à un spectacle qui le déprime et l'affole.

Mais cet écœurement intérieur dont souffre le haineux, n'est pas le seul mal qui l'atteint ; la nature le marque aussi extérieurement. Sa physionomie fiévreuse dénote sa passion. Dans ses moments d'exaltation, la haine supprime l'appétit, surexcite les nerfs, provoque l'insomnie, empoisonne la vie.

Ainsi, au triple point de vue intellectuel, moral et physique,

la haine est une source de souffrance et de dégénérescence. D'aucuns prétendent cependant qu'étant un stimulant, cette passion apporte à l'existence un attrait de plus, et que fixer dans les jours à venir la réalisation de quelque mauvais projet, c'est créer un désir toujours nouveau du lendemain. Mais, ainsi compris, le besoin de nuire est beaucoup plus du sadisme que que la haine. Sans atteindre toujours ce degré d'acuité, la haine n'en est pas moins et habituellement portée à l'exagération.

Toutes les passions ne s'exercent pas sans laisser à nos instincts quelque repos; seul l'amour est parfois obsédant. Quant à la haine, toute attente l'excite et la renforce; elle ne connaît de répit que lorsqu'elle est assouvie. Si, dans son évolution, il semble se présenter des périodes d'accalmie, cette trêve n'est que factice; elle résulte seulement d'une satisfaction passagère ou de l'élaboration de quelque plan nouveau. Comme le dit le proverbe populaire, « la vengeance est un morceau qui se mange froid », et il est naturel que la haine qui l'a suscitée, non seulement savoure ses effets dans une quiétude relative, mais qu'elle en prépare d'autres à tête reposée.

Malgré tout, la haine, au point de vue moral, est une faiblesse, elle révèle une mentalité d'esclave; ainsi s'explique la bassesse qui caractérise ses procédés. Cette passion cherchant à se satisfaire, exige labeur physique et effort intellectuel. Est-ce à dire que les paresseux et les nonchalents sont incapables de haïr? Non, mais ils y sont moins portés que les impulsifs et les nerveux.

Il convient de ne pas négliger l'influence de l'estime qu'on a pour autrui dans le développement de la haine. Il est difficile de haïr quelqu'un qu'on n'estime pas ou qu'on n'estime plus.

La haine exige la présence fréquente de l'individu qu'elle vise, afin de pouvoir, pour ainsi dire, se retremper de temps à

autre. La vie commune devient alors intolérable quand ceux qu'elle rapproche se haïssent ; et telle situation se dénoue le plus souvent par un désastre. La société a cependant créé des groupements, où des gens qui parfois se haïssent partagent la même existence.

La haine, comme l'amour, a donc sa méthode propre, tout comme elle a ses caractères et ses attributs. Si le tableau en est peu rassurant chez le haineux, il apparaît encore plus sombre si l'on songe au trouble que cette passion apporte dans la vie de l'être haï. La durée d'une haine détermine celle d'une torture chez la victime. Celle-ci est obligée de réagir. L'attention tournée vers la défense paralyse chez elle tout travail ; la prudence restreint sa vie intérieure ; l'hypocrisie que telle situation impose, atteint sa moralité ; la crainte d'avoir pu mériter la haine la poursuit ; enfin la mélancolie avec le dégoût de l'existence finissent par s'emparer d'elle. Pour se défendre, celui qui pâtit de la haine, est prêt, lui aussi, à se montrer cruel ; il souffre du reste et cela prédispose à faire souffrir.

En résumé, lorsque la haine s'empare de nous, on ignore jusqu'à quel point elle affectera notre moi ; de façon générale, il n'y a jamais gain, mais toujours perte de moralité.

CHAPITRE II

MOBILES DE LA HAINE

La gamme des mobiles de la haine est infinie ; mais si certains sont communs à toutes ses manifestations, d'autres ne jouent que dans le cas où cette passion revêt un caractère purement individuel.

Dans toute la série de ces mobiles, nous aurons peine à découvrir un seul élément vraiment moral. D'ailleurs les plus communs sont ceux qui relèvent surtout de l'instinct : aversion, parti pris, ambiance et rancune. Viennent ensuite ceux qui se rattachent à l'intérêt, qui n'est qu'un instinct cultivé : jalousie, envie et égoïsme.

Il est une seconde série de mobiles déjà plus raffinés car ils se lient à la sensibilité et à l'éducation. D'une part, ce sont : l'amour, la tristesse, l'absence de bonheur, la douleur, le remords, l'ingratitude, l'indignation ; d'autre part, la culture en général, l'étroitesse d'esprit, l'intolérance et l'ignorance.

L'aversion est plus une idée préconçue qu'un sentiment mûrement réfléchi. C'est une répugnance souvent mal fondée qui, par l'effet de ses manifestations, se transforme facilement en haine. On hait souvent ainsi sans trop distinguer le motif, par parti pris, c'est-à-dire en cédant à une poussée instinctive et sans essayer d'en vérifier le bien fondé.

On hait par ambiance ; l'esprit alors adopte l'opinion courante sans chercher à déterminer si elle est conforme à la justice. Cette habitude conduit à un automatisme dangereux pour la moralité de l'individu.

Toute autre chose est déjà la rancune qui dérive d'un parti pris fondé, voulu, d'une colère continue à l'état sourd, susceptible de devenir active et mauvaise. Elle s'alimente souvent au souvenir d'une offense reçue, et, peu à peu, s'augmente du désir haineux de rendre le mal pour le mal. La rancune peut aussi viser celui qui a eu le tort de nous surprendre en défaut ou de connaître nos tares morales. C'est alors une réaction de l'individu contre la vérité menaçant d'éclater ; c'est un levain dont le pain est la haine.

La jalousie est une sorte de malaise moral qui naît des avantages pécuniaires, intellectuels ou moraux départis à nos semblables. C'est un vice qui ne peut trouver quelque excuse que dans la gêne, le besoin, voire même la misère de ceux qui en sont possédés. Elle peut cependant se développer sans avoir ces motifs pour excuse. Une personne satisfaite de son physique et de sa fortune est assez disposée à jalouser ceux qui jouissent des mêmes avantages ; c'est, sous ce rapport, le vice féminin par excellence. Il en est de même au point de vue intellectuel ; la jalousie porte naturellement les sots à envier les avantages départis aux gens instruits et à les haïr. Quant à la jalousie morale, ses causes s'expliquent par le fait que l'indulgence qu'on a pour ses imperfections et ses défauts, empêche de rendre justice aux qualités des autres. Ainsi ce qui, indirectement, attire la haine est précisément ce qui devrait assurer l'estime et l'affection. La jalousie sous toutes ses formes est donc un des mobiles les plus puissants et les plus communs ; elle en est le premier degré, l'image réduite ; c'est comme le

prodrome d'une maladie qui, en évoluant, fait place à cette passion. Enfin la jalousie sert ordinairement de transition, d'état intermédiaire, dans le passage de l'amour à la haine.

L'envie s'attache aux objets et non aux personnes. C'est le désir d'une faveur, d'un honneur ou d'un bien qu'on ne possède point et qu'on a grande chance de ne pas toujours mériter. De ce désir à la haine de ceux qui possèdent ce que l'on envie, il n'y a qu'un pas.

L'égoïsme qui rapporte tout à soi, est une déformation, une expansion excessive du souci qu'on a de son intérêt. Mais il ne faut pas croire qu'il soit toujours entreprenant et cherche à déborder; il y a un égoïsme négatif ou plutôt inactif. C'est le propre de celui qui aime la solitude, la tranquillité absolue. Parfois cependant une réaction haineuse se produit en lui contre les gêneurs et le fait passer du repliement exagéré à une expansion excessive. Celui que domine l'égoïsme positif, au contraire, ne craint pas l'activité, le mouvement; il les recherche même; il veut être satisfait à tout prix, car il estime que tout lui revient de droit. Aussi tout le monde le gêne; il hait tout le monde et voit partout des adversaires connus, éventuels ou futurs.

L'égoïsme agit encore dans les mobiles qui dépendent beaucoup de la sensibilité, mais là, il épouse peut-être une forme moins dépourvue de noblesse. En premier lieu, et malgré son caractère élevé et généreux, l'amour est une semence fertile en haine. Qu'il s'éteigne dans l'un des cœurs qu'il avait unis et elle naît aussitôt dans l'autre; l'indifférence est plutôt rare. L'amour est toujours moral quand il offre durée et fidélité; mais il perd ce caractère quand la rupture peut, par un renversement complet des rôles, amener une personne à sacrifier à la haine ce qu'elle avait donné à son amour. Un reste de ce

dernier sentiment mêlé à l'égoïsme a, dans ce cas, donné naissance à la haine.

La tristesse fréquente, engendrée et entretenue chez le mélancolique par un état d'âme spécial, tristesse à laquelle contribuent peut-être les choses qui l'environnent, le porte à se replier sur lui-même et le conduit à l'égoïsme. Et cette disposition d'esprit est bien propre à faire naître et à développer la haine contre ceux que la vie semble favoriser.

La gêne, le besoin, la malchance sont les causes pour lesquelles tant d'existences sont privées de bonheur. C'est le lot des indigents, des déclassés, des ratés de toutes les carrières. Or, tous ces déshérités sont des aigris d'abord, puis, sous l'aiguillon de la jalousie, deviennent des violents et des haineux. Et leur passion vise naturellement ceux qui possèdent, ceux qu'ils jugent heureux et qu'ils considèrent, à cause de cela, comme des êtres immoraux.

La douleur, surtout quand elle est de longue durée, en affectant notre sensibilité soit physique, soit morale, peut devenir un motif de haine. On s'explique, en effet, qu'au moindre choc, les nerfs longtemps crispés sous l'action du mal, se détendent énergiquement, et que cette réaction se traduit en haine. D'ailleurs la douleur ne conçoit pas toujours le danger de l'état pathologique qu'elle engendre ; elle enlève à l'esprit une partie de sa force d'action, de sa clairvoyance et le sentiment de haine qu'elle fait naître s'égare même parfois et vise tout autre objet que celui qu'on pouvait prévoir. Quel médecin n'a pas constaté ce phénomène à ses dépens ? Le remords, qui joue dans le domaine moral le même rôle que la douleur dans le domaine physiologique, agit également dans le même sens en ce qui concerne l'éclosion de certaines haines irraisonnées.

Avoir de la reconnaissance n'a jamais été synonyme de haïr ; mais l'ingratitude, qui intervient souvent en son lieu et place,

est par contre un autre mobile. Le cœur humain est malheureusement ainsi fait qu'il tire parfois des actes des conséquences illogiques qu'il pousse jusqu'aux extrêmes ; c'est ainsi qu'un bienfait peut humilier celui qui l'a reçu et l'amener non seulement à se révolter à l'idée de la dette à payer, mais à haïr son bienfaiteur. Et celui qui trouve assez d'énergie pour traduire son ingratitude par des actes, oubliera facilement, à l'occasion, un méfait dont il aura souffert.

L'indignation intervient aussi comme mobile de haine, soit qu'elle découle de la souffrance causée par l'amour-propre atteint ou l'honneur blessé, soit qu'elle prenne naissance à la vue d'un spectacle révoltant. Dans ces deux cas, la morale gagnerait sans doute à voir ce sentiment, noble en somme, se traduire autrement. On n'a jamais le droit de se servir de ce que la passion humaine a de vil pour répondre aux attaques d'un individu ou essayer de le moraliser.

Il reste à parler des motifs de haine qui dépendent de l'absence ou des défauts d'éducation. Aucun système pédagogique n'a en vue de dresser les hommes les uns contre les autres. Mais ceux qui ont été élevés dans des écoles différentes, ont tendance, en conservant les principes et les habitudes d'esprit qu'ils y ont acquis, à rester distants dans la vie ; de là à se haïr, il n'y a qu'un pas.

L'éducation bien comprise doit être imprégnée de tolérance et de charité ; malheureusement elle est un produit de la société et, comme telle, imbue de ses erreurs. D'un autre côté, les maîtres idéalistes qui essaient d'écarter toute notion susceptible de devenir une semence de discorde, n'arrivent souvent qu'à rendre leur enseignement terne et incomplet. Certaines éducations ont surtout le tort de ne convenir qu'à un seul milieu, et de laisser ceux qui la reçoivent dans l'ignorance de tout ce qui concerne les autres classes. Ce qui a trait aux doc-

trines morales, religieuses ou politiques détermine alors des différences d'appréciation et de jugement. Le cœur de l'enfant est un terrain particulièrement apte à recevoir et à conserver les ferments de haine. Aussi la maladresse, l'incompétence et surtout certain prosélytisme même bien intentionné des éducateurs, sont autant de défauts dont ceux-ci doivent chercher à se défaire.

En donnant au mot éducation le sens spécial et synonyme de civilité et de politesse, nous trouvons dans l'impolitesse, qui est sa négation, un autre mobile. La grossièreté d'une personne nous blesse, humilie notre amour-propre, et nous indispose naturellement contre elle. Il en est de même de l'étroitesse d'esprit qui est la marque d'un caractère buté, routinier et égoïste.

L'intolérance qui est, dans une certaine mesure, affaire de tempérament mais aussi d'éducation, voisine avec l'étroitesse d'esprit. C'est une ignorance spéciale, un parti pris aveugle accompagné de haine et s'appuyant parfois sur des principes d'apparence légitime. De nos jours elle tend à s'affaiblir avec la force des croyances religieuses où elle puisait jadis toute sa puissance.

Il reste l'ignorance, premier fondement de presque tous les autres mobiles. Les malentendus dont elle procède naissent souvent du peu de soin que nous prenons pour nous mettre à la portée de nos semblables, soit en négligeant de connaître leurs sentiments, leurs intentions, leurs désirs ou leur but, soit en ne faisant rien pour leur découvrir les nôtres.

En résumé, tous les mobiles de la haine individuelle que nous venons d'examiner peuvent, ou se présenter séparément, ou, en se combinant, offrir des variétés à l'infini ; mais ce qui les caractérise tous, c'est leur manque de valeur morale.

CHAPITRE III

HAINES FAMILIALES

Le groupe le plus simple et le plus étroit existant dans notre organisation sociale actuelle, est celui formé par l'union de l'homme et de la femme et dont l'extension crée la famille.

Le rôle du mariage est de régler la vie passionnelle de deux êtres, de fermer l'horizon à tout ce qui serait susceptible de la troubler et d'établir, dans une confiance réciproque, une communion étroite d'idées et d'intérêts. Il reste à prouver s'il aboutit toujours à ce résultat et quelles sont les raisons qu'a la haine de s'y développer. Ces raisons sont d'ordre physique ou d'ordre matériel ; il en est ensuite où le sentiment et le moral jouent le premier rôle.

Tout d'abord, mari et femme relativement jeunes, sont, plutôt que des époux plus âgés, portés à se haïr. L'organisme n'a pas terminé son évolution, le caractère non plus ; ce qui a paru aux conjoints de l'amour n'est souvent qu'un état fiévreux et passager. Leur âge est aussi une cause d'abus de satisfaction génésique ; de là épuisement rapide et milieu propre à susciter, avec la fatigue ou la maladie, les haines mélancoliques. Enfin le jeune âge est loin d'être une condition suffisante pour assurer par le travail l'existence d'un ménage. De façon générale, gêne ou misère sont facteurs primordiaux de discorde et de haine dans le mariage ; charge d'une femme, responsabilités du mari,

privations, fatigues excessives sont loin de concourir à la bonne entente.

Les raisons d'ordre sentimental sont aussi nombreuses. Les jeunes époux sont trop souvent emportés, violents, peu pondérés ; si, à cela, s'ajoute le manque d'affinité dans les caractères, si l'un des époux se révèle au-dessous de son rôle, la haine éclate. Il y a aussi la question « enfants ». Leur venue désirée, trop attendue, précisément parce que le but du mariage ne peut être atteint, tend à disloquer le groupe en créant la haine. D'autres fois le manque d'accord sur la nécessité d'avoir des enfants, finit aussi par agir dans un sens défavorable à l'union. L'incompatibilité d'humeur est également une cause fréquente de mécontentement et de haine. Enfin les caractères changeants et instables oublient trop souvent leurs devoirs d'époux ; l'infidélité tue l'amour et appelle la vengeance. Il n'est même pas nécessaire qu'elle existe ; à l'état de soupçon elle peut causer des effets aussi désastreux. Une autre cause agit dans le même sens : quand l'amour qui a rapproché les époux n'avait aucun fondement moral, que le temps a détruit la beauté et la santé avec les attraits de la femme, il ne reste souvent qu'un vide au cœur du mari ingrat et il se sent tout disposé à haïr celle qu'il a cessé d'aimer.

Les raisons d'ordre moral pouvant engendrer la haine sont puissantes et malheureusement trop fréquentes. L'un des époux peut être jaloux de l'intelligence ou des avantages pécuniaires ou moraux, voire même de la beauté physique de l'autre. Ce sentiment, bien que ridicule et injuste, ne tarde pas, en s'intensifiant, à devenir haineux et à tuer l'amour chez le conjoint. La question de la dot joue un rôle important. Trop de jeunes gens la recherchent, et, la fortune ainsi acquise, vivent, tels des frelons dans la ruche, sur les ressources fournies par leur

compagne. Certains consentent même à se laisser entretenir par les revenus du travail ou de la profession de leur femme. A vivre une telle existence, la plupart finissent par se sentir humiliés, et ce sentiment, peu à peu, les pousse à haïr... le pain quotidien avec celle qui le leur procure. La femme, de son côté, se lasse bientôt d'un rôle aussi ingrat et finit par éprouver dégoût et mépris pour son compagnon inutile ; de là à la haine, la transition est facile. A la même question, se rattache la tromperie sur les apports mutuels. Si ceux qui sont liés par le mariage s'aperçoivent après coup qu'ils se sont trompés mutuellement, ou que l'un a berné l'autre, soit au point de vue fortune, soit sur la valeur physique ou morale, il y a alors gêne, querelles : le ménage est perdu. Comme agissant dans ce sens, citons, surtout dans les milieux populaires, l'ivrognerie cachée et les maladies dégradantes non avouées. Bien que d'ordre physique, c'est surtout sur le moral des époux que ces motifs ont une influence désastreuse. De même un caractère grossier et emporté qui s'affirme, une paresse qui se révèle, une lassitude rapide succédant à un amour plus affecté que sincère, toute atteinte portée à l'honneur ou à la parole donnée, sont autant de brandons de discorde jetés dans un jeune ménage.

Il ne faut pas cependant passer sous silence les raisons qui tendent à conférer une certaine immunité aux personnes mariées. Lorsque l'union a lieu entre époux ayant acquis une maturité d'esprit suffisante, les chances d'accord sont plus assurées. L'expérience des conjoints les rend prudents et conciliants ; ils ont de leur mission et de leur rôle : créer une famille et en assurer l'existence, une conception plus élevée qui les met à l'abri des entraînements irraisonnés de la passion. De façon générale, le mariage devrait se présenter comme une sélection de deux êtres doués d'une bonne santé, d'une moralité exempte

de soupçon et dont l'existence matérielle est assurée. Si toutes ces conditions étaient remplies, le mariage s'offrirait comme un préservatif sérieux de la haine. Ceux sur lesquels elle a plus facilement prise, les faibles, les infirmes, les êtres immoraux, les égoïstes, resteraient dans le célibat.

Les conditions rappelées ci-dessus étant rarement réalisées, les prédispositions spéciales de chaque époux ont alors tout lieu d'agir. A l'examen, le mariage est salubre à l'homme, à l'activité passionnelle duquel il impose une influence régulatrice et pondératrice. Le bien-être moral, avec ses répercussions heureuses sur le physique, qui en découle, tend encore à s'affirmer avec le temps. Aussi, en général, sous l'angle considéré, le mariage est plutôt pour l'homme un modérateur de haine. Il est loin d'en être ainsi chez la femme, et cela suffit souvent pour détruire l'avantage que le mari, sous ce rapport, pouvait retirer du mariage. L'épouse profite beaucoup moins de l'union que son conjoint. Elle subit d'abord, du fait du mariage, une sorte de dépréciation morale dont la rancœur peut être vive. Elle juge plutôt d'après ses nerfs et offre ainsi une résistance moins grande que l'époux à l'action déprimante des soucis journaliers. Elle ne vit que la vie de ménage, alors que l'homme, appelé à l'extérieur par sa profession, a des dérivatifs à ses soucis et des distractions. De là cette neurasthénie si fréquente chez les femmes mariées qui jalourent leur mari. La part de l'épouse est la plus lourde, la moins attirante; aussi, toujours par le fait de sa sensibilité excessive, se regarde-t-elle comme une esclave et prend-elle tout ce qui lui vient de désobligeant de la part de son mari pour des vexations voulues. La vie mentale de la femme étant souvent moins développée que celle de l'homme, elle attache aux exigences organiques une plus grande importance, et là réside un autre sujet de discorde.

Si la monogamie présente tant de causes de désaccord, plus grande encore est la part des haines dans la polygamie, où s'exercent la rivalité et la discorde des épouses, et où la condition de la femme est humiliée.

En somme, si le mariage est capable de favoriser trop souvent la haine, cela découle de facteurs qui viennent en vicier le véritable but qui est d'élever une famille. Lorsque des enfants sont nés, les intérêts des parents concordent mieux. Dans ce cas cependant la logique semblerait accorder une plus grande importance encore que dans le mariage stérile aux raisons de haine d'ordre matériel. Les charges et les privations augmentent, ce qui n'empêche pas d'ailleurs les gens sans fortune d'avoir plus d'enfants que les autres. Ces obligations sont moins facilement supportées par la mère à qui revient le plus lourd fardeau : grossesses successives et travaux du ménage. Mais l'activité qu'elle déploie et l'affection maternelle font que, si elle n'aime plus son mari, elle respecte encore, à moins d'indignité notoire, le père de ses enfants. Ceux-ci forment un lien étroit de communauté du sang, et le mariage, simple convention, s'en trouve renforcé. La plus ancienne génération, les parents, a conscience qu'elle doit sacrifier tout, même ses haines, à la jeune génération, les enfants ; l'apport dû à l'amour de ceux-ci compense ce que chaque époux aurait pu réclamer d'affection à l'autre. C'est pourquoi le trop grand nombre d'enfants, loin d'être un facteur de haine, fait que les affections et la solidarité en se stimulant et en se combinant immunisent le groupe contre ce danger.

Où il y a peu d'enfants, l'égoïsme a trop lieu de s'exercer. De plus, dans ces familles généralement fortunées, la mort des parents amène souvent des divisions regrettables, leurs descendants oublient vite leur vie antérieure et se disputent âprement

l'avoir. Si les parents montrent pour l'un des enfants une préférence trop marquée, la haine n'attend même pas si longtemps pour éclater. Ce fait se produit plus rarement dans les familles nombreuses ; là chacun reçoit sa part d'affection et de soins, et la liquidation de la communauté laisse habituellement peu de chose à partager. La présence des enfants devrait donc être un préservatif contre la haine. Quand, malgré cela, elle persiste ou se développe dans un ménage, elle épouse alors un caractère antifamilial très prononcé dont souffre surtout l'éducation des enfants. Elle peut alors, sous l'influence de celui des époux dont l'ascendant est le plus fort, dresser contre l'autre tous les membres de la famille, à moins que ceux-ci ne se déchirent entre eux.

Son inexpérience de la vie et son intelligence peu développée font de l'enfant un être insatiable, égoïste, et, par cela même prédisposé à la haine. Lorsqu'il a grandi, il ne lui reste encore que trop de motifs de l'exercer au sein même de la famille. Divergences d'opinion et d'intérêt, jalousie sous toutes ses formes sont autant de causes qui arment frères et sœurs les uns contre les autres. La haine alors prend une forme des plus violentes, car on ne se déteste jamais autant qu'entre frères.

Mais ce sentiment apparaît plus ignoble encore quand il dresse les enfants contre leurs parents. Cet état d'esprit se montre surtout au moment de l'émancipation ; les parents apparaissent alors comme gênants et désagréables ; et cette disposition d'esprit se traduit par des reproches, des paroles regrettables, des querelles qui peuvent dégénérer en brutalités et causer un mal irréparable.

Les haines des parents contre leurs enfants, bien que rares, se présentent cependant encore. Il faut le reconnaître : la cause initiale en revient presque toujours aux enfants eux-mêmes ;

les motifs découlent de leur mauvaise conduite, du peu de souci qu'ils témoignent pour l'honneur du nom et de leur ingratitude. Les faibles, les simples d'esprit, les infirmes sont trop souvent aussi brimés et mal vus dans la famille. Le refus d'un enfant de se laisser guider, la responsabilité qu'il prétend assumer seul dans tout acte où il engage son avenir, sont aussi des prétentions jugées impardonnables par des parents clairvoyants. Pour ceux-ci, « tête chaude mais bon cœur » ne constituent pas toujours deux propositions inséparables ; ils voient plutôt dans le manque de déférence de leur enfant la marque d'un cœur dur ; et de là à le détester, la distance n'est pas longue. Dans les milieux ouvriers, est souvent brimé celui qui montre une prédisposition particulière de nature intellectuelle ; il y a dans cette inclination d'esprit de la jalousie sans doute, mais surtout la crainte de le voir un jour rougir des siens. Mais les haines des parents vont surtout à l'enfant non désiré, tout comme s'il était responsable du trouble et de la gêne que sa venue cause dans la famille. Enfin il faut mentionner l'animosité toute spéciale qu'une marâtre nourrit pour les enfants de son mari. En général toutes ces haines tendent à s'effacer avec le temps ; le côté sentimental intervient et le pardon ou l'oubli prennent le dessus. Si toutefois elles résistent, elles deviennent négatives et ne cherchent plus à nuire.

Il convient de parler maintenant de la haine qui éclate parfois tardivement entre époux. Après une existence de souffrances et de labeurs communs, la tâche terminée et l'heure du repos venue, la discorde s'installe dans ce vieux foyer. Ce fait navrant offre un contraste bizarre avec cet autre que présente l'accoutumance, celui d'arrondir plutôt les angles des caractères en présence. On peut trouver la raison de cette haine tardive dans l'affaiblissement de la volonté et l'influence déprimante des

douleurs physiques et morales qui marquent trop souvent la fin de la vie. Ceux que le stimulant du devoir à remplir envers leurs enfants avait aidés à supporter l'existence commune, ne trouvent plus la force de la continuer dès que cet appui vient à leur manquer.

Il y a enfin dans une même famille, au sens large du mot, toute une variété de haines qui n'a pour limites que celles de la parenté; mais cette catégorie n'offre aucun caractère spécial. Notons cependant les haines qui se développent entre belle-mère et bru et entre belle-mère et gendre. Ces deux sortes, que leur fréquence pourrait faire qualifier de classiques, bien que prêtant souvent à la moquerie, n'en sont pas moins causes fréquentes de division et de scandale. La première provient de deux sentiments affectueux s'exerçant simultanément pour le même objet : amour maternel et amour conjugal se heurtent et s'affrontent avec l'acrimonie particulière aux rivalités féminines. La seconde est plus basée sur la jalousie que la belle-mère éprouve en se sentant frustrée partiellement de l'affection de sa fille, sentiment que tout bon gendre se croit tenu d'attiser encore par ses propos moqueurs.

En résumé, la haine, dans les cas que nous venons d'examiner, tend toujours au même résultat : endurcir les cœurs, détruire toute affection naturelle, restreindre le dévouement et le sentiment de solidarité, diviser la force et le crédit du groupe, porter atteinte à sa dignité, enfin briser le lien du sang et ruiner l'esprit de famille.

Les haines entre familles différentes découlent de l'opposition des intérêts, des préjugés que créent les différences d'éducation ou encore du sentiment familial développé à l'excès. Par l'histoire, l'exemple et les récits des parents, la haine entre certaines familles se perpétue à l'état endémique,

bien que les mobiles qui lui ont donné naissance à l'origine soient parfois oubliés depuis longtemps. Il est des familles qui s'attirent la haine par le dédain et l'orgueil qu'elles manifestent, d'autres par l'avidité avec laquelle elles accaparent l'argent et les honneurs et la jalousie qu'elles témoignent quand ceux-ci vont aux autres. Enfin la haine est aussi trop souvent engendrée par la rivalité qui existe entre enfants fréquentant des écoles différentes. Elle s'étend ensuite aux familles et, par ondulations centrifuges, finit parfois par partager en deux clans rivaux un village entier.

CHAPITRE IV

HAINES DE PROFESSIONS ET D'ECOLES LE SERVICE MILITAIRE ET LA HAINE

I

Il faut distinguer la haine qui s'exerce entre les membres d'une même profession et celle qui existe entre les artisans de métiers différents. La première ne diffère guère d'une haine individuelle ordinaire, quoiqu'elle se complique pourtant d'un caractère particulier dû à la profession. Elle vient souvent d'un mauvais ouvrier qui en jalouse un bon ; c'est donc, dans ce cas, une sorte d'hommage rendu par la médiocrité à la valeur technique. Notons aussi le manque de bras dont souffrent certaines nations ; les ouvriers indigènes, bien que ne pouvant suffire à la tâche, voient d'un mauvais œil les étrangers qui viennent leur faire concurrence. Les degrés de la hiérarchie dans une exploitation, fournissent aussi à la haine des occasions de s'exercer ; l'ouvrier jaloux ou humilié supporte difficilement l'autorité de ses chefs. Enfin il y a la haine un peu spéciale que le client manifeste envers ses fournisseurs quand il se croit exploité et lésé dans ses intérêts ; à notre époque de vie chère, c'est celle qui est pour ainsi dire à l'ordre du jour. De façon générale, la haine dans un même métier était plus violente jadis à cause du caractère étroit des dirigeants des corporations. Aujourd'hui

les cloisonnements établis par la routine ont disparu dans les groupements professionnels et la concurrence des intérêts opposés revêt une physionomie moins passionnée.

A l'heure actuelle, la haine entre professions différentes a plutôt un caractère conventionnel et partant inoffensif. Elle eut autrefois une puissance considérable, les corporations défendaient par tous les moyens leur autonomie avec leurs privilèges et chacune luttait contre les autres pour établir ou conserver une prépondérance favorable à ses intérêts. Les membres d'une corporation n'avaient que du mépris pour ceux d'une autre. De nos jours l'adage « il n'y a pas de sot métier » résume un état d'esprit tout différent. Cette situation propre à amener l'extinction des haines de métier, est encore favorisée par la spécialisation, la division et le caractère essentiellement pratique du travail.

Les haines qui naissent, dès l'apprentissage de la vie, par la rivalité des écoles, proviennent encore du défaut d'organisation de notre société. La dualité fâcheuse, dont nous avons déjà dit un mot dans le chapitre précédent, s'observe particulièrement dans les villes. Les enfants de deux écoles différentes, précisément parce qu'ils se trouvent dans un milieu plus agité, sont plus facilement influencés par les causes sociales qui poussent à la haine. Chez les jeunes gens, surtout dans les grandes écoles, la même haine due aux préjugés, à la gloriole, à la fatuité et à l'intérêt, se retrouve et risque de s'étendre aux carrières libérales et aux hautes fonctions. Signalons aussi, dans le même ordre d'idées, la rivalité parfois haineuse qui existe entre les divers ordres d'enseignement. Cela provient de ce qu'ils sont trop séparés par des cloisons étanches. C'est une activité égarée et condamnable que des réformes en vue tendront à canaliser pour le plus grand bien du pays.

II

Le service militaire et la haine

L'armée est un mal nécessaire. Un de ses principaux inconvénients est de faire naître souvent la haine dans le cœur de ceux qui sont astreints à son service. La soumission entière, l'impersonnalité absolue exigées du soldat, la rigueur de la discipline, les vexations qu'elle autorise, les punitions parfois excessives heurtent trop souvent l'idée que nous nous faisons aujourd'hui de la liberté comme de la dignité humaines. Dans cette désaffection du service militaire, le commandement a sa part de responsabilité. Une différence de classes existe souvent entre soldats et officiers ; la situation sociale de ceux-ci, l'éducation qu'ils ont reçue, ne les disposent pas toujours à agir avec ménagement à l'égard de leurs inférieurs. En outre, les faveurs jouent dans l'armée un rôle néfaste ; là, plus que partout ailleurs, le « piston » est en honneur ; la discipline, si tâtilonne pour les subordonnés, se montre trop souvent indulgente pour les chefs ; enfin la justice militaire est trop dure et souvent aveugle. Il n'est pas jusqu'à l'esprit de corps qui règne dans chaque unité qui ne puisse présenter des dangers de haine et créer entre les soldats de différentes armes des rivalités nuisibles à l'intérêt général. Enfin les souffrances sans nombre endurées pendant la dernière guerre ont laissé dans bien des esprits des souvenirs pénibles avec la haine des servitudes militaires. Aussi, de façon générale, l'esprit guerrier est en baisse dans presque tous les Etats.

Ces réflexions émises dans l'intérêt de la vérité, ne doivent pas nous faire perdre de vue l'obligation où nous nous trouvons malheureusement encore de conserver une armée et de garder

intacts sa force et son prestige. Il ne nous coûte rien non plus de reconnaître que, malgré ses tares, c'est dans l'armée que continuent à se manifester, aux heures de danger, ces qualités d'endurance, de bravoure et d'abnégation qui ont toujours fait l'orgueil de notre race.

CHAPITRE V

HAINES SOCIALES, POLITIQUES ET RELIGIEUSES

Les haines de classes ont tendance à croître, et cela s'explique par l'activité de plus en plus grande avec laquelle chaque individu veut participer à la vie de la société moderne. Les améliorations introduites dans l'existence par le progrès ont fait naître des besoins nouveaux et, avec ceux-ci, la nécessité de se procurer des ressources capables de les satisfaire. La religion ayant perdu de son influence, ne suffit plus pour imposer la modération des appétits. La science a fixé des limites à l'imagination ; on doute trop qu'une compensation soit accordée dans l'au-delà aux privations supportées en ce monde ; la crainte de l'expiation a disparu en même temps. Là où elle existe encore « il y a des accommodements avec le Ciel » ; la religion a versé dans la vénalité. Avec son pouvoir, la soumission des classes pauvres au sort qui leur est fait et le respect des privilèges que confère la fortune ont diminué également. Les classes aisées y ont aidé aussi par leurs excès et l'incrédulité qu'il fut, dans ce milieu, et à un moment donné, de bon ton d'afficher. Aussi, de nos jours, comprenant d'où vient leur mal, affectent-elles une dévotion plutôt exagérée.

Les gens enrichis trop rapidement manquent de tact et, par

une exhibition tapageuse de leur luxe, donnent une prise facile aux critiques. Pour comble enfin, les salaires quoique relevés, ne sont pas en rapport avec le prix de la vie. Les haines sociales naissent donc surtout de l'opposition de deux états sociaux : d'un côté la fortune avec les jouissances qu'elle permet, de l'autre la gêne, les privations et la peine. Enfin le côté éducatif joue aussi son rôle. L'école du peuple n'a jamais enseigné la haine, mais la répugnance que manifestent les riches d'envoyer leurs enfants aux écoles publiques, est pernicieuse pour la paix sociale. L'hostilité des classes naît ainsi dès l'enfance et se propage en s'amplifiant à travers les générations. Aussi les grèves fréquentes, les syndicats batailleurs, les réunions houleuses, les propos violents à l'adresse des patrons, les articles venimeux des journaux sont la meilleure preuve pour attester que la situation actuelle a atteint un degré particulier d'acuité.

Les haines politiques se greffent le plus souvent sur celles de classes et sur les haines religieuses. Elles doivent à cette parenté le degré de violence qu'elles revêtent parfois. Elles sont multiples dans les vieilles nations au passé chargé de souvenirs et ayant tour à tour connu tous les régimes. Dans les jeunes nations, ces haines portent plutôt sur des personnalités et des nuances d'opinion que sur les grandes idées politiques. Ces haines provoquent d'habitude plus d'agitation dans les villes que dans les campagnes. C'est que, dans celles-ci, les idées nouvelles sont accueillies avec plus de méfiance et que l'esprit pondéré de nos paysans accepte moins facilement ce qu'elles peuvent présenter d'excessif. Les périodes électorales, les résultats des élections, les projets de loi, les changements de gouvernement agissent surtout comme stimulants des haines politiques et sociales. Poussées à l'extrême, elles peuvent dégénérer en guerres civiles. Les guerres nationales, au contraire, ont une

influence modératrice sur les passions politiques ; le danger commun les relègue au second plan et commande l'union. De plus la population mâle du pays étant en grande partie aux armées, a d'autres soucis que ceux de la politique et fait trêve à ses querelles intestines. Quand elles ne vont pas jusqu'à engendrer la haine, la différence des opinions, l'opposition des idées présentent cet avantage d'obliger le citoyen à réfléchir sur ces questions primordiales pour la vie de la nation et à peser les conséquences de son vote.

Toute religion prétend posséder la vérité ; par conséquent tous ses adeptes se croient privilégiés et sont portés à mépriser ceux qui ne partagent pas leur croyance. Ici, l'orgueil joue aussi un rôle : c'est froisser notre amour-propre et par conséquent nous inciter à la haine, que de ne pas croire comme nous. De plus, toute religion vise à se propager, à devenir omnipotente, par conséquent elle a tendance à combattre tout ce qui s'oppose à son développement.

Il semblerait que les adeptes d'une croyance, quand ils sont la minorité, devraient, pour se rendre supportables, faire preuve d'une moralité exemplaire et éviter de donner aux passions une part excessive. Il n'en est rien le plus souvent ; le fait, non seulement de se sentir persécutée, mais de susciter la méfiance, est à la longue, pour une minorité religieuse, une cause qui la pousse à la révolte et, par désir de narguer l'opinion, l'engage à adopter une attitude haineuse. C'est comme une réaction instinctive en vue d'obvier à sa faiblesse numérique. D'un autre côté, la religion la plus forte méprise les autres ou les brime. Dans l'un et dans l'autre cas, c'est toujours l'esprit de haine qui est le mobile. Mais, heureusement, nous ne sommes plus au temps où, dans notre pays notamment, la passion religieuse élevait des bûchers et armait les citoyens les uns contre les

autres. La civilisation et la science ont élargi l'esprit humain, et l'intolérance qui subsiste encore a du moins la pudeur de se masquer. Aussi les coups portés par les haines religieuses sont-ils sourds et hypocrites. Ils frappent plus dans la réputation que dans les biens, rarement dans la vie ; le poison verbal a plus de crédit que le poignard. Mais si, en général, on peut constater la lente disparition de la haine entre les religions, il reste cependant ce fait que les fidèles, à quelque croyance qu'ils appartiennent, sont plutôt portés à détester ceux qui n'ont pas de religion. Pourtant, en retour, le libre-penseur fait généralement preuve d'une plus grande liberté passionnelle que le croyant et répond moins à la haine qu'on lui voue.

En résumé, aucune religion n'a érigé la haine en dogme ; c'est par déformation de ses principes et les déductions intéressées de la casuistique, cette lèpre des religions, que les fidèles sont arrivés à en faire un instrument de tyrannie.

CHAPITRE VI

LA HAINE INTERNATIONALE ET LA GUERRE

Deux races distinctes ont chacune leur caractère propre, dû pour une part à l'hérédité et pour une autre à la mentalité acquise par les habitudes du pays et l'éducation. Aussi, parce qu'elles diffèrent essentiellement, ces deux races, en présence des mêmes événements, ne réagissent pas de façon identique. Elles sont plus ou moins prédisposées à adopter, soit une attitude combative, soit l'indifférence, d'où incompatibilité forcée de leurs sentiments. Religion et politique, en différant souvent d'un pays à l'autre, tendent aussi à renforcer l'animosité qui peut exister entre deux peuples. Ceux-ci se jaloussent et se détestent d'autant plus qu'ils se comprennent moins, et trouvent illogique tout ce qui sort du domaine restreint de leurs idées particulières. Toutefois les nécessités pratiques du commerce, de l'industrie et les exigences vitales amènent une entente forcée. Mais, précisément parce qu'il y a manque de franchise dans ces relations, parce qu'il y a des appétits déguisés, ces rapprochements entre peuples de mentalité différente, créent des frictions irritantes qui font que la haine sourde se réveille plus active. Il se produit alors une séparation éclatante, dont les conséquences sont parfois terribles.

Deux peuples parlant la même langue ont plus de chance de s'entendre. La communauté de religion peut aussi être efficace contre la haine internationale. Au contraire, les différences de régime et d'idéal politiques sont un grave obstacle au rapprochement des nations. La liberté dont jouit l'une peut lui valoir l'envie d'une autre ; inversement, la tyrannie dont elle souffre peut susciter le mépris et la haine chez la voisine. Toute institution spéciale à un pays peut devenir ainsi un sujet de discord. Dignité nationale, revêtant souvent l'aspect d'un point d'honneur mal placé ou de circonstance, la soi-disant oppression, les nécessités vitales, le respect des traités, tout devient motif à la haine et à l'ambition pour s'immiscer dans la politique d'un autre peuple. Le mirage des mots et des expressions est aussi un agent puissant de haine. Les dirigeants et la presse, agissant sur l'ordre d'un despote dont l'autorité s'exerce sans contrepoids, par termes consacrés et images toutes faites, excitent le peuple à la haine.

Le patriotisme est aussi, dans une certaine mesure et quand il subit une déformation voulue, un facteur de haine internationale. En principe, basé idéalement sur l'amour d'un peuple pour son pays, sur l'état d'esprit lentement développé par une religion dominante, une morale pratique admise par tous, l'emploi d'une même langue, des goûts communs s'alimentant des mêmes jouissances intellectuelles et esthétiques, enfin la soumission à un gouvernement juste pour tous, le patriotisme est essentiellement bon et prédispose à la tolérance. Mais les excès le dénaturent et il arrive à ne plus rien admettre de ce qui est issu d'éléments partiellement ou entièrement dissemblables ; facteur d'amour à l'intérieur, il se révèle haineux et agressif quand il se tourne vers l'étranger. C'est lui, lorsqu'il est emporté et par trop sectaire, qui domine et dirige tous les moyens

Un exemple de « Schadenfreude »,
la Médaille du graveur bavarois Gætz, célébrant le torpillage
du *Lusitania*
(Reproduction grandeur naturelle)



Avers. — Le paquebot *Lusitania* sombre. — En haut: « Aucun produit prohibé » (motif que les Allemands ont donné pour excuser le torpillage). — En bas: « Le paquebot *Lusitania* coulé par un sous-marin allemand, 7 mai 1915 ».



Revers. — La Mort distribuant des billets aux passagers. — En haut: « Les affaires au-dessus de tout ». — Au-dessus du guichet: « Cunard Linie » (compagnie à laquelle appartenait le paquebot). — En bas: les initiales du graveur, K. G.

d'action qui peuvent conduire à la guerre. C'est surtout par l'éducation appropriée des jeunes générations, en paraissant s'appuyer sur des principes moraux, honneur et loyauté, qu'il arrive à exalter l'âme nationale au point de devenir une menace pour les peuples voisins. La mentalité allemande de 1914 a montré notamment combien un patriotisme peu libéral et volontairement déformé et passionné, pouvait avoir de résultats pernicieux. C'est lui qui avait érigé en Allemagne la doctrine de la force et le respect mystique qu'elle inspirait au détriment du droit ; de là l'habitude de n'accorder quelque considération qu'à ce qui pouvait servir au bien de la patrie. Journaux et revues rivalisaient d'orgueil, d'envie, de brutalité et de sadisme. La haine était regardée comme une arme et une force, on lui vouait un culte. Ainsi cultivée, elle était un virus inoculé aux enfants par tous les moyens : récits, lectures, conférences, hymnes. La langue allemande alla même jusqu'à composer, en prévision des délices de la guerre future, un mot nouveau et révoltant, la *Schadenfreude* ou joie de nuire. La poésie et la musique se firent une gloire de créer des chants de haine. Au cours même de la guerre, ce sentiment exaspéré s'exerça à graver sur le métal la satisfaction éprouvée par tout un peuple au spectacle des souffrances qu'il avait causées, notamment lors du torpillage du *Lusitania* (1). Des chœurs d'enfants promenés en cortège dans toutes les villes de l'Empire célébrèrent « avec des voix délicieuses la descente dans les abîmes de la mer d'une centaine d'autres petites têtes blondes ».

Le chauvinisme aboutit presque toujours à la pire des manifestations de la haine internationale, la guerre. Tout a été dit sur celle-ci, tant le sujet est d'actualité. Rarement, dans les

(1) « C'est avec une fierté joyeuse que nous saluons ce dernier exploit de notre marine. » (*Gazette de Cologne*, 10 mai 1915.)

conflits sanglants qu'elle déchaîne, c'est le droit qui triomphe. Mais, même lorsque celui-ci l'emporte, son prestige, par le fait même de la guerre, est considérablement diminué au regard de la morale. Sans doute, il est désirable, si la guerre ne peut être évitée, qu'elle se montre le moins inhumaine possible. Mais demander à la guerre la pondération, la retenue et une plus grande douceur, c'est la dépouiller de sa nature propre et lui enlever, de ce fait, toute raison d'être.

La haine internationale qui, poussée à l'excès, recourt à la guerre, ne trouve pas cependant dans celle-ci l'apaisement attendu. Au contraire, toute guerre est une source de menaces pour l'avenir. Et ses ravages ne se bornent pas à ceux de l'ennemi ; à l'intérieur de chacun des pays belligérants, la haine se développe par jalousie devant les injustices sociales et les charges de l'impôt du sang. Elle va du soldat à l'officier, du combattant au civil, du mobilisé à ceux de l'arrière. Ainsi l'effet heureux que peut avoir la guerre en forçant momentanément les haines politiques et religieuses à faire trêve, se trouve annihilé par l'excédent de haine sociale qu'elle est susceptible d'apporter. En outre le peuple qui souffre des atrocités de l'adversaire et dont la liste des morts s'allonge, sent sa haine se renforcer contre l'ennemi. Il s'habitue à rayer froidement de sa morale toute pitié et toute bonté dès qu'il s'agit de l'étranger. De même, chez le peuple envahisseur, la guerre met au comble la passion haineuse et, tout en la satisfaisant, ne peut arriver à l'éteindre. La haine va donc du vaincu au vainqueur et du vainqueur au vaincu, réveillant tous les instincts primitifs et sanguinaires que des siècles de civilisation n'ont fait qu'endormir au cœur de l'homme. Aussi la criminalité est-elle en progression après chaque guerre. Tous ces inconvénients dépassent de beaucoup le seul avantage qu'elle pourrait présenter,

celui d'être un stimulant pour un peuple en l'aidant à réagir contre une mollesse excessive et en fortifiant l'esprit de solidarité nationale et l'amour de la patrie. Dépouillée de tous les artifices littéraires sous lesquels une conception toute particulière de la gloire cherche à dissimuler sa laideur, la guerre est un retour à l'antique barbarie, avec ces circonstances aggravantes qu'elle est devenue plus désastreuse et que les motifs qui pouvaient la justifier aux yeux de nos lointains ancêtres ont cessé d'exister.

DEUXIÈME PARTIE
INFLUENCES
POUVANT AGIR SUR LA HAINE

CHAPITRE PREMIER

INFLUENCES CLIMATOLOGIQUES

MM. Fallex et Mairey, dans leur géographie de « La France », nous disent : « La modération générale du climat stimule l'activité de l'homme, au lieu que la chaleur humide des tropiques la déprime et que le froid excessif des régions glaciales l'engourdit ». Si, comme ces auteurs, nous prenons le mot activité dans son sens général, il est certain que cette citation contient une grande part de vérité. Mais si le terme peut sous-entendre disposition favorable à la haine, il y a lieu d'examiner s'il répond à la réalité. Il est certain d'abord que le tempérament propre de chaque individu, ses instincts et ses sentiments jouent le premier rôle dans le développement de la haine. Mais il n'est pas moins vrai que certaines causes extérieures peuvent exercer leur influence sur ce développement.

La trop grande chaleur amène parfois des troubles cérébraux ou, par excitation, une nervosité extrême, état favorable aux expansions exagérées, capable de faire naître les querelles et la haine par contre-coup. Car, dans les pays chauds, la réserve de calories laissée disponible par l'organisme est plus forte que dans les contrées froides et les passions disposent ainsi de plus grandes réserves. Il est vrai que le régime en

s'adaptant au climat tend à corriger ce que celui-ci pourrait présenter d'excessif, et que certaines haines sourdes n'ont pas besoin de l'apport de forces extérieures pour se développer. Le rôle de la chaleur, en rendant le tempérament des habitants des pays chauds plus expansif, se réduirait donc à celui de stimulant de la colère, cette forme spéciale, à durée passagère, de la haine violente et suractive. Ici, comme ailleurs, il arrive que les extrêmes se touchent ; aussi, sur certains, par l'abattement et la somnolence qu'elles provoquent, les chaleurs jouent plutôt un rôle modérateur. En somme on peut déduire de ces observations que l'influence de la chaleur n'a pas une vertu propre, mais qu'elle est liée au tempérament des individus et des races et varie avec lui.

Dans les pays froids la nature est triste, la vie pénible et chère, tout y prédispose ainsi à la rêverie mélancolique et à la taciturnité, état d'esprit essentiellement favorable à la haine. De plus, l'usage de l'alcool, habituel à ces contrées, tend à donner plus de prise aux passions. Enfin l'alimentation spéciale de leurs habitants, composée surtout de graisses et huiles animales, fait de l'homme, presque uniquement carnivore, un être susceptible et porté aux violences. Mais, en y regardant bien, on est amené à conclure que l'accoutumance réduit en grande partie le pouvoir de toutes ces causes. Si bien que le froid excessif, ainsi que la grande chaleur, ne peuvent guère favoriser la haine que s'ils rencontrent un terrain déjà préparé.

Le climat des régions tempérées peut-il exercer une influence sur la haine ? Est-il une saison qui y prédispose plus qu'une autre ou qui tende à en atténuer l'intensité ? Autant de questions que nous allons examiner succinctement.

L'hiver, avec ses jours tristes, son cortège de douleurs, le désœuvrement qu'il favorise et le régime alimentaire plus

substantiel qu'il exige, paraît devoir disposer tout particulièrement l'esprit au mal. Mais c'est aussi une période de somnolence où les organismes réparent leurs forces ; c'est l'époque où le sentiment de sociabilité a le plus de temps et d'occasions de s'exercer : veillées intimes, relations amicales, fêtes de Noël et du nouvel an. C'est le moment où le cœur s'émeut au spectacle de la misère et où la charité est surtout appelée à dispenser ses bienfaits. Tout cela n'est-il pas suffisant pour contrebalancer et détruire les tendances à la haine créées par l'hiver ? Au printemps, l'homme trouve dans la renaissance de la vie, de multiples occasions de se réjouir ; les promenades et les sports agissent comme dérivatifs des peines et des soucis. L'été et l'automne présentent les mêmes avantages avec les travaux utiles, les siestes paisibles et les plaisirs esthétiques qui nous viennent de la beauté des choses. Il ne peut donc, dans ces trois dernières saisons, être plus question d'influence favorable à la haine qu'il ne l'a été pour l'hiver.

Quant aux changements subits de température qu'amènent les saisons, ils surprennent notre organisme, qui doit alors réagir contre un manque d'habitude. Si ces perturbations peuvent influencer le moral dans un sens favorable à la haine, ce ne peut être que pour une courte durée. Du reste, rien ne prouve qu'il résulte de ces changements brusques une excitation plutôt qu'un apaisement. Il en est de même de la question de la durée des jours ; elle ne se pose guère d'ailleurs qu'en dehors des centres, là où rien ne supplée à la lumière solaire défaillante. En réalité, l'influence qu'elle peut avoir n'a pas lieu d'être séparée de celle des saisons.

CHAPITRE II

INFLUENCES ÉCONOMIQUES

I

Influence de la fortune

Chaque être humain a besoin d'un minimum de ressources. Si celui-ci n'existe pas, la haine découle naturellement de l'envie et de la douleur que fait naître cette absence. Ainsi la garantie d'un strict nécessaire assuré à chaque individu amènerait, semble-t-il, une réduction très sensible des haines. Mais, comme tout minimum, celui-ci finirait par donner à la vie un caractère étroit et monotone. Enfin il laisserait l'existence au dépourvu devant toute circonstance imprévue ; il y aurait encore gêne et matière à mécontentement. Etant donné le progrès de la civilisation et les besoins de plus en plus coûteux qui en sont la rançon, le nécessaire exigible serait alors soumis à une échelle mobile dont les variations amèneraient des récriminations continues.

De nos jours cependant, un taux à peu près fixe de satisfactions nécessaires s'est établi pour chaque profession ; l'aisance, en prenant ainsi, peu à peu, une formule numérique, contribue pour sa part à atténuer la haine et à calmer les appétits. Mais modérer ses besoins exige une philosophie qui n'est pas à la portée de tous. La situation actuelle des classes populaires

resterait donc, à défaut de mieux, la meilleure condition à opposer au déchaînement excessif des passions, s'il ne soufflait sur notre siècle un vent d'indépendance et de nouveauté qui fait que l'ordre de choses actuel est exposé à ne plus convenir demain. Puis l'action de la fortune sur les haines n'intervient pas seulement dans le monde ouvrier ; elle se fait sentir aussi dans les classes aisées, et les malaises économiques qu'elle détermine produisent souvent de violentes réactions. Qu'un revers survienne, et ceux qui croyaient s'être acquis des droits définitifs à la paresse sortent brusquement de leur rêve et tombent parfois dans la misère. Forcés alors de vivre l'existence des indigents, ils en connaissent le côté douloureux ; en eux naît un dégoût plus intense pour l'élément pauvre. Ils envient en même temps ce qu'ils ont perdu à ceux qui le possèdent encore et ils les jalourent. Comme conséquence, ils vouent à tous une haine d'autant plus forte que leur responsabilité est seule en jeu.

Dans une société, l'accroissement subit et exagéré des ressources et des satisfactions qu'il permet à ceux qui en sont favorisés, cause une perturbation tout aussi grave. Celui qui, soudain, se trouve à la tête d'une fortune, n'agit pas toujours avec la pondération nécessaire ; il ne sait fixer la borne de ses désirs ; si bien qu'en manquant de mesure et en éclaboussant pour ainsi dire chacun de son luxe, il s'attire les haines de tous. La situation actuelle de ceux qu'on dénomme les nouveaux riches en est un exemple. Sont-ils au moins heureux ? le sentiment de cette haine qu'on leur voue doit agir par réaction et leur faire prendre en aversion ceux qu'ils supposent leur être hostiles.

II

Rôle de l'industrie et de l'agriculture

L'industrie a pris à notre époque une grande expansion. Mais si le gain de l'ouvrier est resté relativement faible, par contre les bénéfices exorbitants réalisés par les patrons et les actionnaires fournissent motif à des comparaisons désobligeantes et haineuses. En outre, les industriels, en général, sont trop distants de leurs ouvriers et cette situation est préjudiciable aux bons rapports. Dans le rapprochement des employeurs et de leurs subordonnés, non seulement la morale et la paix sociale trouveraient leur compte, mais le patron lui-même gagnerait, car l'ouvrier travaille avec plus de conscience pour celui « qui n'est pas fier ».

L'agriculture ne souffre pas des mêmes discordes intérieures et haineuses que l'industrie. L'ambition démesurée du siècle l'a peu atteinte; le désir de luxe l'a moins pénétrée; les éléments pondérateurs de l'ancien ordre de choses ont, de la sorte, conservé sur elle une certaine influence. L'agriculture est à son travail et peu aux nouvelles idées parfois dangereuses. En outre ce travail qui est absorbant, la vie champêtre, la fatigue musculaire ont une influence calmante sur le moral. De plus, la distance entre patrons et ouvriers agricoles n'existe pas. Le maître suit le travail de près et y prend part; il mange le même pain que ses ouvriers et à la même table. Ceux-ci se contentent d'une modeste rétribution ou même d'un paiement en nature; la question irritante du salaire joue donc moins. Comme conséquence, l'ouvrier des champs s'intéresse à l'entreprise; son maître est un ami et un associé plutôt qu'un exploiteur.

L'agriculture est donc un facteur modérateur des haines, alors que, dans l'état actuel, l'industrie est plutôt favorable à leur diffusion.

CHAPITRE III

HAINES ANORMALES

Il ne faut pas se contenter d'examiner l'ensemble des tendances et sentiments naturels ou cultivés qui commandent ordinairement les actions de l'homme vivant en société. On doit s'assurer si, en lui-même, il ne peut pas, étant donné un état pathologique anormal, être plus ou moins prédisposé à la haine. Le fait de déclarer les anormaux susceptibles de haïr plus que les êtres sains, ne devra pas servir d'argument pour affirmer que la folie et la haine ont des rapports obligatoires, que l'une est une conséquence presque fatale de l'autre. Admettre une telle hypothèse serait adopter comme conséquence que les êtres sains et normaux, par suite du parfait équilibre de leurs facultés intellectuelles, ignorent presque toujours la haine. Le terme folie ne peut, en aucun cas, être synonyme de haine, mais, par contre, la folie peut se manifester sous une forme haineuse anormale.

Il faut d'abord distinguer entre folie et idiotie. Celle-ci ne peut être considérée comme un terrain propice au développement de la haine ; elle en serait plutôt un préservatif, car les idiots sont presque toujours des débonnaires et leur situation malheureuse ne peut que leur attirer la pitié.

Pour établir une comparaison complète entre haine et folie, il faudrait rapprocher les cas multiples de l'une des types

variés de l'autre. Mais ce travail nécessiterait un supplément de recherches trop peu en rapport avec son importance. Un premier fait reconnu est que, depuis le dernier siècle, la folie est en progression constante; or rien ne prouve qu'il en soit ainsi de la haine. Celle-ci cherche à nuire à certaines personnes et son choix est raisonné; est-il possible que la folie offre toujours un tel caractère? Evidemment non. Il existe de plus des cas de dérangement cérébral présentant une apparence philanthropique; nombreux sont les fous débonnaires à opposer aux haineux. Par contre, et de même qu'il en est chez qui la folie fait naître ou intensifie les sentiments de bonté, pourquoi n'y en aurait-il pas chez qui l'apparition ou l'exaspération d'une haine accuserait nettement le rôle de la folie? La haine ne peut donc être comparée à la folie en général; mais il convient de rechercher si elle n'en est pas une forme particulière ayant des limites fixées dans ses moyens et son but. Est-elle une monomanie? Si oui, elle est une idée fixe visant un objet donné au point d'absorber toutes les facultés de l'intelligence. La haine présente bien, en effet, quelques-uns de ces caractères de la monomanie; une première similitude réside dans le fait que, en dehors de leur passion ou de leur manie, haineux et monomanes ont une vie normalement organisée; tous deux aussi font preuve d'intelligence, le premier en cherchant à satisfaire sa passion, le second sa manie. Mais si celui-ci tend sa volonté vers une chimère, l'autre ne donne pas la même part à son imagination et tourne son activité vers un but conscient et positif. Cela provient de ce que le haineux fait jouer tour à tour toutes ses facultés ou combine même tous leurs efforts, tandis que le monomane présente une note spéciale qui provient du débordement excessif sur les autres de l'une des facultés de l'âme. Il est donc impossible d'identifier la haine avec ce

dérangement partiel des puissances cérébrales qu'accuse la monomanie et qui lui donne un caractère et un relief anormaux.

Il convient cependant de dire un mot du monomane spécial qui a la haine pour marotte. Ses griefs sont ou imaginaires ou considérablement grossis. Il s'attaque souvent, ce qui n'a pas lieu chez le haineux qui a conservé la faculté de raisonner, à tous les membres d'une catégorie professionnelle; les médecins, les ecclésiastiques notamment peuvent dire combien ils sont parfois victimes de cette folie particulière. Le monomane haineux recourt tout de suite aux procédés violents; celui qui hait et dont les facultés sont équilibrées, excelle plutôt dans l'emploi des moyens cauteleux et sournois. Celui-ci sait dissimuler; l'autre, au contraire, est obsédé par un besoin de confidences et néglige la plus élémentaire prudence. Le haineux n'est pas averti d'instinct, tandis que le monomane, ainsi que cela se constate dans les asiles d'aliénés, flairer pour ainsi dire l'approche de l'ennemi supposé. Si la passion du haineux est simplement stimulée à la vue de celui qui en est l'objet, par contre l'autre en éprouve de la furie, puis, comme suite logique, un abattement et une forte dépression. La haine ne varie pas, en ce sens qu'elle garde son but; la monomanie est capable d'en changer. Celle-ci paralyse le libre exercice de la volonté en concentrant toute sa force sur une seule faculté; le haineux, au contraire, fait jouer toutes les siennes; il y a entente ou succession dans leur exercice, si bien que toutes acquièrent un développement normal. De tout ceci, il ressort donc que la haine n'est pas plus une folie générale que particulière et qu'elle diffère de la monomanie haineuse; elle est une passion réfléchie, tendue vers un but voulu par toutes les activités intellectuelles.

Cependant, chez les êtres paraissant équilibrés, la haine peut présenter parfois une forme anormale. En premier lieu il faut noter celle qui s'empare sans raison plausible de quelqu'un que la maladie physique éprouve et déprime. C'est la haine obsessionnelle due à une impression continuelle et tyrannique sur l'esprit du malade et qui prend sa source dans l'état fébrile de l'imagination plutôt que dans l'action extérieure des êtres ou des choses. Le malade ne peut en donner le motif, contrairement au monomane qui était plus ou moins d'un raisonnement sa rancune ou sa phobie. Par contre, la haine obsessionnelle, comme la monomanie, est sujette à des variations d'intensité, à des soubresauts violents et ensuite à des dépressions. Elle influe sur le caractère, détermine la mélancolie chronique, l'anxiété, les souffrances imaginaires et le besoin de chercher querelle.

A la haine obsessionnelle qui tyrannise sans répit, s'apparente celle qui naît subitement et sans raison chez un malade. Cette haine subite n'a qu'une durée passagère, mais elle se révèle avec une telle force que la volonté est impuissante à réagir. La vue d'une personne qui jusqu'alors n'avait donné aucune raison de susciter l'animosité, suffit cependant à la faire naître. Cette passion demande à s'assouvir immédiatement ; c'est un besoin violent de l'organisme qui paralyse le moral, oppresse la respiration, crispe les nerfs et chasse la prudence.

En résumé, toutes ces haines qui ont des rapports avec la folie, présentent le même point faible dans les causes qui les déterminent. C'est-à-dire que celles-ci sont ou imaginaires ou apparaissent considérablement grossies dans l'esprit qui en est obsédé. Toute haine par contre qui est fondée sur un raisonnement logique, ne peut être regardée comme une phobie ou une hallucination ; la volonté consciente l'a voulue et garde toujours sa part d'activité. Notons toutefois qu'une telle haine,

qu'on peut qualifier normale, est toujours exposée à dégénérer, soit lentement, soit brusquement en folie, en monomanie ou en passion anormale.

Nous ne pouvons clore ce chapitre sans dire un mot de la haine des neurasthéniques. Celle-ci a pour caractère que l'excitation et l'abattement voisinent, s'intercalent même parfois ; mais elle est encore discrète et peu extérieure. Rien d'étonnant en cela : la neurasthénie étant le premier stade dans l'évolution des folies particulières et de la folie générale, elle ne peut encore présenter le degré de violence que, de ce fait, elle acquerra plus tard. Le malade voué à la souffrance, ayant déjà le système nerveux détraqué, ne voit plus dans l'existence que tristesses, vexations, dégoût de vivre. Il n'a plus une conscience exacte des services et des bienfaits que, de façon générale, il doit à la société de ses semblables et, en particulier, à ceux qui vivent à ses côtés. Il leur voue une haine mélancolique, sombre et morne comme l'état d'esprit dont elle dérive ; il l'exhale en paroles amères, en plaintes et reproches. Parfois il fait effort pour changer de réflexions et trouver ainsi un peu d'apaisement, d'où il résulte que sa haine est aussi instable que ses idées mêmes. Toujours occupé à méditer, il est un être en dehors de la vie ; parfois il s'y replonge, essaie de la comprendre, « de se mettre à la page », mais ce n'est que pour changer le motif de ses rancunes et pour retourner ensuite à ses réflexions désespérées. Sa haine se modèle sur l'excentricité de son esprit qu'il met à la torture pour découvrir ce qui peut faire de la peine, souffrant lui-même moralement dans cette recherche de diaboliques procédés. Cette haine disparaît parfois sous l'influence de dérivatifs, mais, en général, elle s'aggrave rapidement et c'est dans la catégorie des malheureux

qui en sont victimes que se recrute le contingent des hallucinés, des illuminés et des maniaques.

Enfin, pour terminer, il est bon d'examiner le rôle de l'alcoolisme dans l'éclosion des haines. Celles qui en dérivent sont aussi anormales car elles procèdent d'un état physique et mental en dégénérescence. L'extrême irritabilité du système nerveux causée par l'alcoolisme leur communique un caractère effrayant dont les conséquences, injures, brutalités, crime même, en font une sorte de folie furieuse. Le *delirium tremens*, point culminant de ces manifestations, n'est d'ailleurs qu'une folie débaptisée. En outre, la dégénérescence due aux excès de l'alcool, crée un milieu de vile moralité propice à l'éclosion et au développement du mal, et les tares qui en résultent, en se perpétuant chez les descendants, étendent son cercle à l'infini. Notons cependant la différence qui existe entre ivrognerie et alcoolisme. Chez l'ivrogne, l'excitation haineuse n'est que passagère; elle ne s'allume que sous l'influence de la boisson et finit avec elle; c'est plutôt de la colère que de la haine, bien que ses conséquences soient parfois désastreuses.

De façon générale, nous pouvons conclure que tout état mental et physique anormal n'offre pas avec la haine un rapport invariable et absolu; il y a là un terrain favorable à son développement, mais non une nécessité. En outre, la haine ne s'engendre en dépit de la volonté que si l'individu y est, par suite de cet état, déjà prédisposé.

Ces causes d'irresponsabilité plus ou moins fondées étant écartées, la haine apparaît ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire le produit de ce que le fond de la nature humaine présente de facilement émotionnel, de porté au mal, d'instinctivement agressif et de naturellement vindicatif.

CONCLUSION

REMÈDES :

Ce qui a été fait - Ce qui reste à faire

De tout ce qui précède, il ressort que la haine occupe dans la vie humaine une place considérable et y joue un rôle des plus malfaisants. C'est donc une œuvre de haute moralité de rechercher d'abord, puis de travailler ensuite à y apporter les remèdes nécessaires. Le plus radical de tous et d'une efficacité immédiate serait, semble-t-il, la mise en commun de tous les biens. De la sorte seraient supprimées toutes les causes d'envie, de jalousie et d'égoïsme, ces protagonistes principaux de la haine. Mais cette théorie est en réalité une utopie dangereuse. La justice, comme la nature d'ailleurs, veut que les travailleurs et les méritants profitent du fruit de leurs efforts et des avantages que peuvent leur procurer leurs qualités ou leurs vertus. L'application de tel procédé, dont bénéficieraient seuls les paresseux et les indignes, loin d'amener la concorde, n'apporterait qu'un élément de plus au développement des haines intenses. Le résultat dans ce sens, a été du reste concluant chez les peuples qui en ont tenté l'essai.

Personnellement, l'individu peut beaucoup pour réagir contre la haine. Pour cela, il n'est rien de meilleur que le travail, qu'il soit manuel ou qu'il exige seulement l'effort de la pensée.

L'habitude de la réflexion chasse en effet de l'esprit toute pensée mauvaise. Il convient aussi de varier ses occupations et, pendant ses heures de repos, d'occuper l'esprit à des plaisirs esthétiques, à des conversations et lectures intéressantes. Entre temps, il faut s'ingénier à écarter toute occasion qui peut rappeler l'objet de notre ressentiment, éviter la rencontre de l'être haï, combattre l'insomnie, bannir les excitants, l'alcool surtout.

Pour diminuer les haines résultant de l'état de mariage, le divorce est souvent le seul remède vraiment efficace. Cependant il faudrait, précisément en vue de le rendre moins fréquent, introduire dans les mœurs et la législation des pratiques assurant certaines garanties : enquêtes avant le mariage plus approfondies, certificat médical attestant l'aptitude aux devoirs conjugaux et l'absence, chez les futurs époux, de tares ou maladies pouvant nuire à l'union projetée.

Dans la famille il importe de faire effort pour passer sur les petites mesquineries de la vie journalière, et, afin de rendre tolérables nos imperfections, supporter avec patience les défauts des nôtres. Celui qui ne veut rien sacrifier à ses aises et à ses sentiments n'est pas fait pour la vie de famille. Les parents doivent tenir la balance égale entre tous leurs enfants et éviter ainsi les injustices génératrices de haine.

Quant aux relations entre familles, elles gagneraient à être plus fréquentes et plus cordiales ; visites, veillées, entr'aide dans le travail et la peine auraient ainsi les plus heureux résultats.

Au village, les sociétés de musique, de gymnastique et de tir, les mutuelles diverses, les syndicats agricoles pour l'achat et la vente en commun, sont des œuvres propres à entretenir l'esprit de solidarité et à faire régner l'harmonie entre les habitants. Dans les villes, les institutions humanitaires doivent

être développées et multipliées : maternités, crèches, œuvres de la « Goutte de lait », visites médicales gratuites et hospices. Les lois sur les retraites ouvrières, les pensions aux vieillards indigents, l'assistance médicale, les accidents du travail, les primes à la maternité et aux familles nombreuses seront, espérons-le, complétées prochainement par celle sur les assurances sociales. Les classes possédantes sauront consentir les sacrifices nécessaires pour assurer la paix sociale, en donnant ainsi satisfaction aux besoins les plus urgents du prolétariat des villes et des campagnes.

Au sein même d'un même métier, le groupe professionnel reconstitué, en favorisant l'idée de solidarité et d'entr'aide, tendra à moraliser l'ouvrier. L'Etat, en s'intéressant à la formation de ces groupements et en les aidant, fera donner tous leurs fruits aux mesures déjà prises pour régler les conflits, pour assurer les conditions et la durée du travail et obvier aux conséquences désastreuses du chômage. Devant le Capital, jusqu'alors prépondérant, la Confédération générale tend à grouper toutes les forces ouvrières. En assurant la sécurité et en contribuant à l'éducation du prolétariat, cette institution, si elle sait s'adapter aux possibilités et résister aux entraînements de la passion, peut donner d'excellents résultats. Mais ce groupement, qui représente ce qu'on appelle déjà le quatrième Etat, n'a pas produit jusqu'ici ce qu'on en attendait. Les divisions qui travaillent la Confédération ne sont peut-être qu'une maladie de croissance et rien ne permet encore de désespérer de son avenir. Si des haines existent encore dans le monde ouvrier, celles de professions ont du moins presque complètement disparu, tuées par la spécialisation de plus en plus développée et l'emploi des machines qui permettent moins à l'adresse technique de s'exercer. Enfin les récentes crises

économiques ont remis en vedette la question de la main-d'œuvre étrangère. Comme cela a déjà eu lieu ailleurs, l'Etat devrait en fixer le coefficient ; car il importe avant tout d'assurer par le travail l'existence des ouvriers du pays.

Quant aux haines d'écoles, seul le monopole de l'enseignement par l'Etat aurait des chances de les faire disparaître. Jusqu'alors cette réforme ne s'est pas faite, faute d'argent nécessaire ; mais on a surtout été arrêté par les récriminations qu'une telle mesure causerait à l'origine. Il est évident que l'enfant n'est pas la seule propriété du père ; la société a sur lui certains droits dont l'un des principaux est de chercher à le soustraire aux égarements, fussent-ils dictés par l'affection, de ses parents. La neutralité absolue de l'enseignement, le droit de choisir son école laïque, la faculté pour chaque religion de posséder des établissements pour le recrutement de son sacerdoce, semblent cependant des mesures propres à assurer l'adoption d'une telle réforme. L'école unique, qui est à l'ordre du jour, tendrait à supprimer les ratés et les « fruits secs » et à écarter les incapables, toutes catégories d'individus qui, rejetés dans le peuple, y apportent souvent un élément de haine et de discorde. Le peuple perdrait aussi un des motifs de jalouser les classes privilégiées, puisque ses enfants auraient les mêmes facilités que celles-ci de s'élever et d'occuper les emplois réservés jusqu'ici aux gens assez fortunés pour faire des études complètes. Pour mettre un peu de justice et d'égalité dans la société, il faut commencer par les étendre aux berceaux ; il restera encore plus tard assez de raisons aux hommes pour se jalouser et se haïr. En outre, l'institution des cours d'adultes obligatoires pour les jeunes gens que la sélection laisserait à leurs familles, tendrait à occuper utilement, en vue de leur éducation, des loisirs qu'ils pourraient mal employer ailleurs ;

ils acquerraient aussi, en travaillant ensemble, une mentalité commune favorable à la concorde.

Pour lutter contre la haine engendrée par les servitudes militaires, il importe d'abord de réduire le plus possible le temps de service. Il est nécessaire aussi d'imprégner l'armée de principes démocratiques, surtout dans les cadres supérieurs. L'école unique en rendant ces grades plus accessibles aux enfants du peuple, y aidera puissamment. Il faut enfin veiller plus que jamais à ce que le prosélytisme religieux ou politique ne s'exerce pas dans l'armée.

Les haines sociales seront d'autant moins vives que l'on consentira davantage à laisser l'ouvrier participer aux bénéfices de l'entreprise. En outre, tâcher de permettre à chaque prolétaire d'accéder à la propriété en favorisant les sociétés des habitations à bon marché et des jardins ouvriers, est un moyen des plus efficaces de faire taire les convoitises haineuses qui visent le capital. Il est nécessaire aussi que disparaissent les taudis, asiles habituels de la tuberculose et du vice, et que soit réglementée avec sévérité la consommation des spiritueux. Il faut, pour cela, favoriser la création de restaurants économiques et antialcooliques. Par le même moyen on combattra aussi la vie chère, cause de tant de mécontentement. En outre, l'ouvrier doit avoir à sa disposition de saines distractions à des prix minimes : bibliothèques et théâtres populaires, cinéma instructif, sociétés sportives.

Toutes ces réformes et améliorations joueront en outre un rôle pondérateur sur les haines politiques si étroitement liées à celles de classes. Les conditions du mariage plus strictes et l'intégration plus grande de la famille donneront à l'influence de la femme un pouvoir modérateur sur toutes ces haines. La presse, dirigée par des journalistes plus capables, grâce à

l'école unique, et surtout moins sectaires, grâce au monopole de l'enseignement, aura, de son rôle, une idée plus morale.

L'influence de la nouvelle éducation agira aussi favorablement dans le domaine religieux. Mais il importe d'éviter avec soin tout ce qui peut donner lieu aux pratiquants de croire à la persécution. Les prêtres catholiques sont, en général, dignes dans leur vie ; cependant si l'Eglise les autorisait à se marier, le petit nombre de ceux qu'animent l'humeur combative, l'esprit de domination et l'intolérance haineuse, trouverait certainement un calmant dans l'influence modératrice de la famille.

Trop de moyens malheureusement nous échappent qui pourraient nous aider à détruire la haine internationale et la guerre. Cependant l'éducation n'étant plus imprégnée de haine contribuera au développement d'un état d'esprit favorable à la paix. On y aidera encore en faisant connaître aux enfants la civilisation des autres pays, en encourageant l'étude des langues étrangères, les échanges provisoires d'élèves entre nations et les excursions et voyages au dehors. Mais rien ne servirait de donner l'exemple si nous n'étions pas imités. Espérons donc que les esprits éclairés qui, dans tous les pays, travaillent pour l'extinction des guerres, seront suivis par les peuples. Les résultats déjà obtenus font bien augurer de l'avenir. Le Tribunal international de La Haye est appelé à régler tous les conflits futurs. Mais nos espoirs vont surtout à la Société des Nations destinée à devenir un organe puissant, guidant les peuples vers un même idéal de justice et de paix.

Ne nous berçons pas cependant de l'illusion que toutes ces réformes, si elles se réalisaient, apporteraient un remède définitif à tous les maux à venir, notamment à ceux que peut engendrer la haine. Chaque siècle amène de nouveaux besoins et révèle de nouvelles imperfections et ce qui semble vrai

aujourd'hui peut apparaître demain comme une erreur. L'amour et la haine gouvernent le monde, plus l'un prend d'extension, plus la part de l'autre est réduite. C'est à diminuer sans cesse la place faite à la haine, cause de discorde, de régression et de douleur, que doivent tendre tous les efforts de l'humanité si elle veut s'améliorer encore et réaliser tout le bonheur auquel elle aspire.

R. MATHIS.

VU:

Nancy, le 12 Août 1927.

Le Professeur, rapporteur de la Thèse,

J. LAPORTE.

VU:

Nancy, le 9 Septembre 1927.

Le Doyen de la Faculté des Lettres,

J. LAURENT.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER,

Nancy, le 10 Septembre 1927.

Le Recteur de l'Académie,

CH. ADAM,

Membre de l'Institut.

La médaille du *Lusitania* (face et revers)..... 42-43

NANCY - SOCIÉTÉ D'IMPRESSIONS TYPOGRAPHIQUES
